

Barney Vaucher

À bas les masques

C'est un fait indéniable : si l'on désire contempler le clair de lune sur la baie de Marseille, les hauteurs du Roucas Blanc ou de Gratte Semelle constituent un belvédère digne de tous les superlatifs. Pour un rendez-vous romantique, indubitablement il ne souffre pas de concurrence. Sur ce plan, il ne faut certes pas oublier Notre-Dame-de-la-Garde, lieu chéri des Marseillais, dont la Bonne Mère veille depuis des siècles sur la cité phocéenne. Mais – n'en déplaise à ses inconditionnels – la vue qui s'offre de son esplanade, pour séduisante qu'elle soit, ne réduit pas le charme du Roucas à la portion congrue. Des hauteurs du Roucas, la vue est aussi saisissante et s'étend vers la Sainte-Baume et la vallée de l'Huveaune où ce petit fleuve côtier prend sa source. De l'autre côté, rien n'arrête le regard qui s'étend sur la baie de Marseille et le large. L'horizon est ample, même si les îles en atténuent quelque peu la sensation d'infini.

Cette nuit-là, la pleine lune illuminait toute la baie, du Frioul à l'île Maïre. Seule la Pointe Rouge était encore plongée dans l'ombre du massif de Marseilleveyre derrière lequel la lune venait de se lever. Pour tout dire, le spectacle était d'une somptueuse beauté. Il eût été difficile de demeurer blasé, face à un tel spectacle. Peut-être que, pour les habitants de la résidence Bellevue, ce spectacle était coutumier, et qu'ils n'y accordaient plus la même attention émerveillée, mais étrangement, cela semblait aussi être le cas des quatre occupants d'une Clio garée à proximité de la résidence. Chacun des occupants avait fait un effort pour soigner sa tenue, mais point n'était besoin d'un examen approfondi pour voir que leurs toilettes ne collaient pas vraiment avec l'endroit. Au premier abord, on aurait pu les prendre pour deux couples d'amoureux venus flirter au clair de lune – ce à quoi ils essayaient de ressembler – mais un simple coup d'œil aurait suffi à renseigner sur la tension palpable qui régnait à l'intérieur du véhicule.

Pourtant jusque-là, tout avait plutôt marché sur des roulettes pour nos deux couples de « tourtereaux ». Depuis quelques mois, ils s'étaient lancés dans le cambriolage des villas de rupins, et jusque-là, ils n'avaient pas encore connu l'échec. Tout au plus quelques sueurs froides, mais ça fait partie du métier. D'abord la partie technique – le repérage – c'était

le boulot de Marc et Dario. Se faire une idée des lieux, de l'accessibilité, de la discrétion avec laquelle on pouvait opérer, du gardiennage, des possibilités d'échappatoire, ou bien de dissimulation, tout cela incombait aux deux garçons. Une fois l'objectif arrêté, il y avait la partie « *public relation* ». Si possible établir le contact avec « l'indigène ». Pour cela, il fallait une approche pleine de tact. C'est à ce moment-là qu'intervenaient Célia et Leïla. En général, leur charme et leur adresse faisaient des merveilles pour obtenir des renseignements, en apparence anodins, sur les mœurs des riverains, la fréquence de leurs absences ou de leurs visites, ou bien le code pour pénétrer dans une propriété privée. C'était aussi un excellent test de séduction personnelle, et ma foi, elles s'en tiraient fort bien.

Le Roucas Blanc est le quartier le plus sélect de Marseille. Les villas et propriétés qui se chiffrent en millions d'euros ne sont pas rares, avec leur piscine taillée dans le roc, et en général, celles-ci sont fort bien gardées. Pour nos Arsène Lupin en herbe, ce gibier-là était une pièce bien trop grosse à digérer, mais il restait encore pas mal de possibilités à la mesure de leurs capacités. La résidence Bellevue, avec ses petits immeubles aux diverses orientations, étagés sur le flanc de la colline, répondait aux critères qu'ils s'étaient fixés. Une approche discrète par route, donc une fuite facile à condition de posséder le code de la résidence, et dans le pire des cas, une fuite à pied qui permettait de déboucher dans un autre quartier, à des kilomètres de l'endroit de départ.



Rien ne prédisposait Marc à jouer les monte-en-l'air. Grand, mince, de longs cheveux clairs, et un physique qui lui aurait valu une place au festival de Woodstock, il avait mené des études d'histoire-géo à la faculté d'Aix-en-Provence qui l'avaient conduit assez vite au chômage, après un détour par la case maître-auxiliaire dans l'Éducation nationale. Expérience passionnante qui lui avait permis de faire connaissance avec certains des bahuts les plus sordides de Marseille, et de goûter, à défaut de solidarité enseignante, à la saveur des rapports avec la hiérarchie. Écartelé entre des gamins désabusés, sans aucun avenir, dans des quartiers où le chômage touchait la moitié de la population, où le pivot de l'économie locale s'appelle trafic de drogue, et une administration dont le mot d'ordre se résumait en une formule : « pas de vagues » ; il se sentait inutile, et surtout coincé entre le marteau et l'enclume.

Lors d'un séjour dans l'un de ces paradis éducatifs, il avait rencontré Leïla. Au collège, elle occupait un poste de surveillante pour financer

des études de psycho. De forte « attraction réciproque », le baromètre s'était finalement fixé sur la colonne « inséparable ». Belle et berbère, c'est ainsi qu'il l'avait baptisée, Leïla était une fille de l'Atlas, sa famille occupant encore un village situé dans les gorges du Dadès. « Alors, tu viens de la vallée des roses ? », lui avait-il dit avec un sourire. Elle ne fit rien pour cacher sa surprise. « Tu connais le Dadès et la « vallée des Roses ? C'est le berceau de mes ancêtres ! » Ils se doraient au soleil sur la plage de Corbières, près de l'Estaque, en mâchant un sandwich. Nettement plus romantique que la cantine du collège. Les yeux fixés sur les jeux de la lumière et des vagues, Marc souriait béatement et ne se pressait pas de répondre. Cette facilité de se perdre dans ses rêves l'énervait, et elle le pinça pour connaître la suite. Alors il raconta.

À dix-huit ans, après le Bac, il était parti pour un voyage de quatre mois. Il avait descendu la côte ibérique en auto-stop, destination Gibraltar. À la descente du ferry, il avait commencé sa découverte du continent africain. Au cours des quelques jours passés à rêver sur les plages au sud de Tanger, en s'immergeant dans la musique des Stones ou de Jimmy Hendrix qui étaient venus y chercher l'inspiration, ou se plonger dans l'imaginaire de Bowles et de Bertolucci, il avait lentement mûri son itinéraire. Son but était de rejoindre Casablanca, puis en prenant un autre bus, de gagner l'Atlas. S'en étaient suivi deux mois d'errance, à parcourir crêtes et canyons, à séjourner dans la « vallée heureuse », celle des Aït Bouguemez. Zaouiïat Ahansal, où il posa son baluchon, est un incroyable village aux maisons de pisé, bâti à la limite entre les plateaux du pré-Atlas et les hautes chaînes parallèles qui composent le massif du M'Goun. Zaouiïat Ahansal a toujours joué un rôle de charnière entre peuples sédentaires et tribus nomades, aujourd'hui entre les Berbères héritiers du nomadisme pastoral, devenus pour certains tenanciers de gîtes ou organisateurs de randonnées, et les acteurs d'un tourisme qui n'était pas encore affublé du préfixe « éco », randonneurs et grimpeurs. Car Zaouiïat Ahansal est la porte d'un univers magique : celui des gorges de Taghia, où les parois dominant le torrent de plusieurs centaines de mètres, pour s'écarter et laisser place à un petit cirque où est niché le hameau homonyme. Marc fut imprégné par l'âme de Zaouiïat. Il s'y fixa pour un temps, essayant de vivre comme les Berbères, partageant la nourriture simple des habitants, pour franchir la montagne par les antiques chemins de transhumance, et aboutir dans le haut Dadès. Ce fut le choc ! Quittant les hautes crêtes, il navigua dans un univers trichrome : le bleu du ciel, le rouge vif des murailles du canyon taillé à la hache dans les flancs de la montagne et le vert occasionnel, indiquant

l'opiniâtreté avec laquelle l'homme s'accrochait à la terre. Il prit tout son temps pour effectuer la descente, profitant de l'hospitalité des Berbères, ou dormant sous un auvent de rocher. Ce qu'il préférait éviter depuis la rencontre, au réveil, avec une magnifique vipère à cornes lovée à deux mètres de lui ! Cauchemars garantis ! Et son périple dans l'Atlas s'était achevé dans la somptueuse vallée des Roses.

L'Atlas avait été le premier des liens qui s'étaient tissés entre eux. Il y en avait aussi un autre plus visible. Pulpeuse et charnelle, Leïla avait une peau satinée, une chevelure noire, opulente comme sa nature tout entière du reste, le roulement sensuel de ses hanches, et de beaux yeux en amande dont l'éclat maintenait sous le charme celui qu'elle fixait. À travers son regard, s'exprimait toute la force de sa sensualité. Elle avait aimé Marc tout de suite, sa décontraction, sa nonchalance, sa douceur tranchant avec le machisme dont elle avait souffert dans son univers. Il lui avait fait connaître un monde de tolérance, et le fait qu'il ait pu épouser sans la moindre difficulté les coutumes berbères la laissait bouche bée. Bien des Maghrébins de sa connaissance en auraient été incapables.

Il y avait aussi Dario et Célia. Ceux-là s'aimaient depuis la tendre enfance. Ils étaient nés dans le même quartier, dans la même rue. À l'école, dès la maternelle, c'est Dario qui protégeait Célia. Ensemble, ils connurent leur premier flirt, puis leur premier amour. L'eût-il désiré, Dario aurait eu du mal à cacher ses origines catalanes : musclé, le teint mat, des cheveux noirs bouclés, un regard sombre, il émanait de sa personne une sensation de solidité. Il en était très fier. Comme il était fier de sa famille et de son grand-père en particulier, lequel avait combattu dans le camp Républicain contre le « *Caudillo* ». Bien qu'il ne fût pas un grand lecteur, il lisait et relisait inlassablement, *Pour qui sonne le glas*. La guerre d'Espagne décrite par Hemingway avait pour lui un écho particulier.

Cet attachement à sa famille et à ses racines, Célia les lui envoyait. Dans la sienne, petite-bourgeoise et bien française, mais ô combien superficielle, rien ne pouvait se comparer à la chaleur qui régnait dans le foyer de son ami. Ingénieur de formation, son père avait créé une petite entreprise d'informatique. Réussite, extension, puis secrétaire particulière, très particulière, un peu trop particulière. Du jour au lendemain, il les avait plaquées, sa mère et elle. Elle ne lui avait jamais pardonné. Dans un premier temps, au lycée, elle disait que son père était mort. Dans une certaine mesure, c'était vrai. Elle n'avait jamais cherché à savoir ce qu'il était devenu. Célia avait les cheveux coupés court et des yeux verts. Elle était très consciente de son charme, mais vouait à Dario un attachement viscéral. Dans leur couple, elle était le cerveau, lui le

socle en granit. Au sortir du lycée, Célia avait choisi de s'orienter vers un diplôme d'infirmière, diplôme qu'elle avait obtenu facilement. Elle avait opté pour une carrière libérale, ce qui lui permettait de gagner sa vie de manière confortable tout en jouissant d'une liberté appréciable. Quant à Dario, le lycée, ça n'était vraiment pas son truc, mais une intelligence manuelle bien au-delà de la moyenne l'avait conduit naturellement vers une profession dans laquelle il excellait, celle de serrurier. Depuis trois ans qu'ils s'étaient installés sous le même toit, ils vivaient heureux sans envisager pour autant d'avoir beaucoup d'enfants.



C'est alors que le hasard, ce paramètre par définition imprévisible, vint mettre son grain de sel dans la destinée de ces deux couples, qu'a priori, aucune logique n'aurait permis de mettre en contact. Influencé par des collègues maçons, Dario avait tâté aux travaux acrobatiques. Une nature impavide, complétée par une célérité évidente à assimiler des techniques nouvelles, lui avait valu d'acquérir assez vite une réputation flatteuse dans ce milieu. Ce qui expliquait la facilité croissante avec laquelle il décrochait des chantiers juteux. C'est là qu'il fit la connaissance de Marc, lequel venait sans la moindre vergogne de couper les amarres avec l'enseignement. Le chantier, sur lequel ils opéraient, concernait une splendide bâtisse de maître qui surplombait la mer. L'accès rébarbatif et le coût que cela impliquait avaient retardé les réparations, mais les héritiers avaient pris la décision d'agir avant que la situation ne devienne irréversible. La technique de l'entreprise était de mixer les équipes, en associant spécialiste des techniques d'escalade et ouvrier habile. Dans le cas de Marc et Dario, l'alchimie fut parfaite. Le latin silencieux et compact enviait la sûreté décontractée avec laquelle fonctionnait le rêveur dégingandé, par ailleurs dépourvu de toute morgue. Réciproquement, Marc ne faisait rien pour cacher son admiration pour les dons de son collègue. Chacun apprenait de l'autre. Marc, que ses parents avaient initié tout jeune à l'escalade, se comportait en pédagogue né. En échange, Dario lui montrait une multitude d'astuces qu'il n'aurait jamais imaginées. Le respect mutuel se doubla d'une amitié qui ne tarda pas à s'étendre aux couples. En quelques mois, ils étaient devenus inséparables et, circonstance rare, l'harmonie entre Célia et Leïla n'avait rien à envier à celle qui régnait entre les garçons.

Comment leur vint l'idée de troquer la profession de cordiste – c'est ainsi que l'on nomme celui qui, suspendu à une corde, effectue des